

## Un moment de perfection



*Le destin pose deux doigts sur les yeux de l'homme,  
deux dans ses oreilles, et le cinquième sur ses lèvres  
en lui dit : « Tais-toi. »*

Proverbe arabe

Entre ciel et eau, le rideau se lève. Un filet de lumière passe à travers la noirceur. Un disque flamboyant surgit en surface et entreprend une lente escalade. Le ciel est mis à feu, une myriade de points rouges auréolent ce globe, le ciel vire à l'orange, se teinte de jaune et devient bleu pâle. Une clarté nébuleuse se répand dans l'espace. L'astre se détache de l'univers qui le porte et se faufile au loin. De son perchoir, le soleil rayonne et illumine l'immensité qui l'entoure.

Nora s'anime et jette un regard anxieux à sa montre ; c'est le temps de partir si elle veut être à l'heure à cette dernière rencontre. Elle ne se regarde même pas dans le miroir et revêt dans la pénombre ce qu'elle trouve à portée de main. Le souffle court, elle se fait mince, se faufile dans les ouvertures des portes et craint leur grincement. Aujourd'hui, c'est la cérémonie du bain, le rituel de purification qui coupe court avec le passé et met Nora, une nouvelle mariée, aux portes de l'avenir. Elle a toute la ville à traverser pour rejoindre Habib au bord de la mer. Avec un peu de chance, personne ne remarquera son absence.

À l'autre bout de la ville, Habib se réveille à son tour. Il pousse le drap qui traîne sur ses jambes poilues et se hâte hors du lit. Il ne peut, comme à ses habitudes, arriver en retard. Aujourd'hui, chaque instant est le dernier en regard de ce tête-à-tête avec Nora. Dans son empressement, il ne prend pas la peine de mettre de l'ordre dans son apparence ensommeillée.

## La vierge dans la cité

Du sable fin borde le rivage de la plage. Celle-ci dévoile, bien au loin, sa rude face. Des vagues, dans leur agonie, bruissent et se laissent choir sur ce mouvoir, un littoral parsemé de rochers. D'autres vagues, sur le sable, s'évanouissent et laissent des frises ; seule preuve de leur passage. Les barques des pêcheurs se détachent de l'horizon. Des caisses pleines de poissons quittent les cales. Le soleil, haut dans le ciel, resplendit sur leurs écailles. Sur le sable blanc, la criée s'organise. Les marchands échangent sur un ton jovial et remettent à plus tard la querelle débutée la veille. Les acheteurs se bousculent et se mêlent à la foule qui se forme pour donner lieu à la criée.

Nora laisse la voiture dans une ruelle, loin des yeux curieux qui risquent de rôder dans le coin. Elle amorce, l'air de rien, sa marche sur le banc de sable. De son côté, Habib, le regard fixe et les bras rigides sur le volant de la voiture, quitte à peine le centre-ville et emprunte la route côtière. Il est anxieux, car il doit être à l'heure. Nora considère les hommes qui l'entourent, mais fuit leurs regards. Habib, enfin aux abords de la plage, se dirige d'un pas pressé sur le sable, jette de brefs coups d'œil aux femmes qui se promènent seules en cette heure matinale. Nora et Habib se sont vus, se sourient et se dirigent l'un vers l'autre. D'un même pas, ils reprennent leur marche. Le regard rivé au sol, ils se donnent des nouvelles. Nora a vingt-deux ans et Habib aussi, et l'amour qui les scellait l'un à l'autre s'est mué en une simple camaraderie.

Leurs pas les mènent aux abords de l'eau. Le ressac des vagues sur le sable hypnotise leur regard et assourdit leurs oreilles. Une légère brise souffle sur leur nuque. La mer est enjouée. Les maîtres nageurs sont aux aguets, le drapeau rouge est levé. Les nageurs, au loin, sont rappelés à l'ordre et les baigneurs se roulent dans les vagues.

Le silence s'installe, Habib et Nora sont essoufflés d'avoir tant parlé, sans pour autant avoir dit l'essentiel ; les mots n'osent sortir, les idées se brouillent. De la pointe des orteils, chacun

## La vierge dans la cité

trace sur le sable mouillé quelques bribes de ce qui l'obsède. Habib y voit un long et ardu avenir à bâtir ; un homme sans carrière ne peut s'encombrer d'une femme. Nora, quant à elle, voit une destinée en marche.

Prise au jeu, la mer, d'un coup de vague, efface leurs écrits. Surpris de voir que la réalité ne peut être bravée, Nora et Habib s'allongent près de cette eau espiègle et la laissent lécher leurs pieds. Ils s'effleurent et s'émeuvent sans brusquer davantage leur destinée. Ils ont glissé dans le plaisir du désir sous l'égide de ce qu'ils croyaient être l'amour, le vrai. Le temps que leur tison se calme, Habib et Nora ont compris que la plus dure des privations est de rater un bon départ dans la vie. Une fille se doit de faire un mariage de convenance et un homme doit satisfaire les exigences que son statut impose. Nora ne peut attendre et Habib n'est pas pressé. Ils se sont aimés ainsi, sans jamais tourner le dos aux dogmes de la société, sans jamais avoir en vue de les bousculer.

Deux agents des forces auxiliaires, des *m'roud*<sup>1</sup>, jouissant de l'autorité de la matraque, se pavanent et surplombent du regard le monde qui anime cette plage. Ils scrutent, accusent et récusent le déhanchement des jeunes filles qui, de leurs pas nonchalants, détournent l'attention des joueurs qui courent derrière le ballon.

D'instinct, Nora et Habib s'écartent. Il se lève, elle le suit. D'un regard entendu, ils constatent que la magie de ce moment de perfection n'opère plus. Les *m'roud*, les chaperons de la jeunesse marocaine, arpentent la place dans une ronde continuelle. Ils rappellent par leur seule présence à ceux qui tendent à l'oublier, que les effusions dans un lieu public sont interdites. Et gare à ceux qui osent. À tout moment, sans raison apparente, la patrouille des mœurs peut à sa guise interpellier les jeunes et les moins jeunes.

<sup>1</sup> *M'roud* : appellation locale pour désigner des agents des forces auxiliaires de l'armée. Ils font respecter l'ordre sur la place publique et doivent aussi policer les gens.

## La vierge dans la cité

Les barques calées les unes près des autres semblent se faire dorer au soleil. Les caisses sont vides ; les pêcheurs étalent leurs filets sur le sable. Nora n'a pas vu l'heure filer. « C'est ma dernière sortie en célibataire » semble dire la jeune femme par ce sourire qui a toujours su retenir Habib auprès d'elle. Celui-ci, du même sourire, semble lui répliquer « Va voir si un jour on va pouvoir se revoir ! » Leurs pas s'accélèrent, le sable brûle. Ils courent jusqu'à la lisière de la plage. Un dernier coup d'œil sur celle-ci et ils s'étonnent de son éternelle jouvence, elle s'anime inlassablement dans la même ambiance.

Nora et Habib se faufilent entre les bungalows qui bordent cette plage. Des bougainvilliers jaillissent des terrasses. Le passage est étroit, ils se suivent, chacun à ses réflexions ; et à leur insu, la même pensée s'impose. Nora sait déjà qu'ils ne verront jamais plus cette plage, ce lieu de leurs perpétuelles rencontres, avec ce même regard. Lui le réalise. Ils sont venus aujourd'hui, y laisser, tel un reptile qui mue, leur insouciance jeunesse, rampant en reculant vers cet avenir qui les a pris au dépourvu.

Des odeurs de cuisines fusent de l'intérieur du bungalow qui se trouve au bout du passage et l'on entend de la musique. Un tuyau d'arrosage déverse son eau sur le sol. Au bout de ce passage, des voix animent une discussion. Habib et Nora s'arrêtent. Il lui fait comprendre que c'est le moment de se dire au revoir. Elle le laisse partir en direction de la plage. Les voix, autour d'eux, s'estompent, le tuyau d'arrosage n'est plus qu'un murmure, Nora chuchote le nom d'Habib. Celui-ci se retourne et revient sur ses pas.

— J'ai besoin de ta présence ce soir, lui dit tout simplement Nora.

— J'y serai, je t'accompagnerai, s'il le faut, jusqu'au seuil de la chambre nuptiale, lui répond Habib pour la rassurer, surpris devant tant d'espièglerie.

Il lui tend la main comme pour conclure un pacte, Nora la prend et tire Habib, dont le nom veut dire l'*aimé*, sous le

## La vierge dans la cité

portique d'une maison embroussaillée par un vieux bougainvillier aux fleurs vigoureusement dressées ; elle le remercie.

## La charretière



*Le flirt est le péché des honnêtes femmes et l'honnêteté  
des pécheresses.*

PAUL BOURGET, écrivain français.

La rue est animée. M'barek, le gardien de la luxueuse villa, surveille, debout sur le trottoir et d'un œil vigilant, le va-et-vient du personnel. Il s'assure qu'aucun intrus ne se faufile parmi les ouvriers qui s'affairent aux préparatifs d'une cérémonie de mariage prévue pour la soirée. Des électriciens perchés sur des échelles installent un système de filage électrique lourdement chargé de lumières qui, à l'instar d'un diadème, brilleront tout autour de la somptueuse maison.

Au loin, à peine perceptible à sa vue, M'barek reconnaît cette forme toute drapée qui, par sa démarche familière, se détache du coin de la rue. Une légèreté le gagne, ses sens sont aux aguets, tout autour de lui, le monde prend de la distance ; dans cette rue, il n'y a plus que Rahma et lui. Les mains dans les poches, il attend que Rahma soit à la portée de sa vue pour la rejoindre, de l'autre côté de la rue.

Il s'étonne encore aujourd'hui de l'émoi que la vision de Rahma lui procure et se demande pourquoi, alors, cette inertie ; où est donc passé son sens de l'effronterie ? Rahma s'approche, les mains chargées de paquets, M'barek amorce sa traversée. Dans un geste de coquetterie, elle ramène en avant de son front le voile qui couvre ses cheveux. Le tissu, dans sa légèreté, s'obstine et se rabat sur sa nuque.

M'barek sourit à la vue de ce manège. Rahma vient tout simplement de lui dire « Je t'ai vu ». M'barek voit le destin dans son prénom qui veut dire *béni*. Il s'enhardit et montre son visage

## La vierge dans la cité

ravi. Le profil droit, le port fier, elle continue son chemin sans sourciller, M'barek traverse alors la rue. Cette coquine indifférence fouette ses sens et ravigote son humeur. Dans ce semblant de manque de compassion dans l'attitude de Rahma, M'barek y voit une invitation. De toutes les filles de ménage du quartier chic, aujourd'hui poussiéreux et vieilli, seule Rahma, nouvellement arrivée, une fille du Sud, a su, par la jeunesse de ses rondeurs, réveiller en lui un désir amolli par les longues veillées passées au pas de la porte de la villa dont il est l'unique et invétéré agent de sécurité.

Obnubilé par la longue natte noire qui, sous la transparence du voile, coule le long des reins de Rahma, M'barek, à petits pas, la suit à distance, respectueux des convenances. Comment lui conter sa flamme sans bafouiller, sans que ses vieux os s'entrechoquent en raison de l'émotion qui l'habite ? Mû par un fil invisible, M'barek vacille, telle une charrette tirée par son charretier, en raison des mouvements de ce dos qui s'impose d'une nonchalance qui ravit les sens. Rahma s'arrête devant le dernier palmier qui borde la rue et se retourne. M'barek se fige ! Débusqué, il enfonce son menton dans son cou, se donne de l'assurance et avance droit devant lui. Rahma s'appuie sur le tronc de l'arbre, desserre son étreinte sur les sacs qu'elle transporte, et du bout des doigts, fait sortir une pomme qu'elle laisse tomber au sol.

Les yeux baissés, M'barek voit venir vers lui le fruit qui roule jusqu'à ses pieds. Il se penche, le prend, redresse ses épaules, la tête droite, le regard franc ; il s'avance vers Rahma, et lui tend la pomme.

— Vous avez perdu ceci, Lalla<sup>6</sup> Rahma.

— Du tout, je l'ai volontairement laissée rouler...

— Elle est encore bonne, il suffit de la laver, répond M'barek, ne trouvant pas d'autres répliques.

<sup>6</sup> Lalla: titre pour dire *madame* en marocain.

## La vierge dans la cité

— Elle est pour toi, Si<sup>7</sup> M'barek, tu l'as gagnée.

Désarçonné, M'barek regarde Rahma et ne sait que penser. Une étincelle amusée au coin de l'œil, la fille le toise, le sourire auréolé par cette couleur marron chocolaté que seul le *souak*<sup>8</sup> sait rendre sur des gencives généreusement frottées. Encouragé, M'barek fait quelques pas en avant sous les palmes du palmier complice. Il essuie avec empressement la pomme sur le bord de son pantalon. Il y mord à pleines dents et la tend de nouveau à Rahma, dans un geste de partage.

— J'en ai d'autres à faire rouler, Ba<sup>9</sup> M'barek, réplique Rahma avec déférence ; un ton volontairement narquois pour souligner leur différence d'âge.

La vingtaine à peine arborée, Rahma, poussée par la nécessité de subvenir aux besoins de parents en manque de moyens, a quitté sa campagne natale pour rejoindre le lot des filles qui s'aventurent en ville avec pour seule aptitude une force de travail à tout faire. Une qualification sur mesure pour le métier de bonne à temps plein. Ces filles sont nourries, logées et récompensées par un petit salaire pour leurs efforts ménagers. Elles sont ainsi placées par des parents contraints par la nécessité, dans des foyers aux mœurs citadines et de surcroît, dirigés par des calculateurs. Les parents de ses factotums de fortune entretiennent ainsi l'illusion de les avoir mises entre des mains bienveillantes.

Mais avant de laisser partir sa fille, la mère de Rahma, consciente de la légèreté des mœurs dans l'anonymat des tissus urbains, avait fait comprendre à sa fille, en des termes qui ne prêtent pas à confusion, que la beauté d'une femme est liée à sa vertu et l'une sans l'autre n'est que perte. Quant au père de Rahma, son opiniâtreté n'a d'égale que la pesanteur de ses

<sup>7</sup> Si : diminutif de sidi, qui veut dire *maître*.

<sup>8</sup> Souak : il s'agit de fines lamelles séchées d'écorce de noyer. Elles servent au nettoyage des dents. Le souak fonce le rouge des gencives, blanchit les dents et purifie l'haleine.

<sup>9</sup> Ba : veut dire *père* en marocain.

## La vierge dans la cité

silences. Un caractère éprouvé par le paysage rocailleux de ses champs autrefois verdoyants, où la végétation, aujourd'hui éparse, passe pour miraculée.

Rahma ne le sait que trop bien ! Ses oreilles bourdonnent encore de ce discours teinté d'obligations, de sacrifices et d'abandon ; la famille passe avant tout. La grande ville est un gagne-pain et elle, Rahma, n'est qu'une bête de somme. Des arguments qui font force de loi au point qu'elle ne les entend plus. De la compassion, Rahma sent plus le besoin d'en recevoir que d'en donner. Récalcitrante, elle refuse de voir dans son prénom, qui veut justement dire *compassion*, la diligence à laquelle son sort veut qu'elle prête le flanc.

Rahma fait peu de cas des potins qui devancent les bonnes nouvelles sur certaines filles du coin qui n'osent revenir en visite au patelin, parce qu'elles ont enfanté hors des liens du mariage et n'ont pas su se débarrasser du rejeton. Si l'avortement est formellement condamné par les lois, le bâtard et sa mère sont rejetés au rang des accusés. Rahma n'est pas du tout impressionnée par les dangers que les bouches bigotes prêtent à la grande ville. Et pour cause ! Sa grand-mère avait fait appel aux esprits protecteurs, alors qu'elle était encore toute jeune. Elle a cousu une peau de chèvre autour de son corps et a récité des formules magiques. Rahma, en raison de ce sortilège, qui n'est rien d'autre qu'un verrouillage sexuel<sup>10</sup> en pratique dans sa région, est convaincue d'avoir ainsi bloqué la perte de sa virginité. « Indéflorable », elle ne sera déliée de ce sort qu'au jour de son mariage, lorsque sa mère, dans un rite contraire, retirera tout simplement le fil cousu sur la peau de chèvre, préservée à cet effet dans le coffre familial.

<sup>10</sup> Verrouillage sexuel: il s'agit d'une pratique sacro-magique, vestige de la ceinture de chasteté. Le verrouillage sexuel a un effet dissuasif sur le plan psychologique, ce qui peut entraîner, chez la jeune fille, la frigidité, voire le vaginisme. Différents rites existent. Ils sont pratiqués au sein des communautés qui considèrent la virginité comme un honneur familial.

## La vierge dans la cité

M'barek, planté au milieu de la rue, mâchouille la pomme noircie au cœur et regarde tristement Rahma s'en aller. Elle ne veut rien savoir de lui. Elle ne lui a même pas laissé le temps de le lui déclarer sa flamme ni de lui exprimer le sérieux de ses intentions. Tout devient clair pour M'barek. Un souffle chaud, qui rappelle le siroco<sup>11</sup>, frémit sous les voiles de Rahma. L'attitude de cette fille, fraîchement débarquée de sa campagne lointaine, n'est ni inconsciente ni innocente. Elle veut tout bonnement vagabonder dans les tentacules de la grande ville. Dans ce terrain de jeux insoupçonné, elle explore en toute tranquillité les méandres de sa sensualité en jouant, au hasard des rues, avec les désirs des hommes.

M'barek jette au loin le restant de pomme et reprend sa position de chien de garde devant l'entrée de la grande villa, toute décorée de lumière. Ses yeux fixent le paysage au loin et son esprit se fige sur sa pensée du jour : pour éviter l'égarement des sens, il faut forcément y mettre du sien !

---

11 Siroco : un vent du Sud.

## Les ragots



*Un secret d'État, ce n'est jamais qu'un ragot qui a réussi.*

QUINO, bédéiste argentin

La soirée débute, le soleil s'est couché. La chaleur étouffante de la journée laisse place à un peu de fraîcheur. La médina fourmille de monde. La rue commerçante s'anime et devient une gigantesque pièce de théâtre où se trament diverses intrigues. Ses nombreux cafés, chasse gardée de la gent masculine, sont bondés. Les passants deviennent des figurants ou des héros selon l'intérêt que leur portent les multiples spectateurs affalés sur leur chaise. Les tasses de thé ou de café, à peine consommées, se refroidissent sur les tables contre lesquelles sont appuyés les clients.

Les passants déambulent à travers la foule avec aisance. Aucune bousculade, aucune signalisation, aucun code de circulation. Les gens se fauillent avec fluidité dans cette masse à l'aspect solide. Les uns pressés, les autres nonchalants, les marcheurs piquent la curiosité des clients habituels des cafés, de part et d'autre de la rue, et se laissent suivre du regard.

La musique jaillit de partout ; à l'entrée de chaque commerce, une nouvelle mélodie. Cette cacophonie accommode tout le monde et permet à chacun d'être avec lui-même. Le vacarme enveloppe les discussions, les rires et les chuchotements. Il laisse au voyeur improvisé, le temps d'une consommation, la possibilité d'interpréter les gestes et les expressions des passants, comme dans un film muet.

La soirée s'allonge. La foule perd de sa densité, devient insouciante et dévoile les dessous de son intimité aux regards fureteurs et pédants. Des faits plus ou moins insignifiants

## La vierge dans la cité

retiennent l'attention des habitués du coin, de fins observateurs. Au fil des soirées, en apparence similaire, la trame de l'intrigue s'élabore. Les cafés ne se dégorge pas. Les clients, spectateurs assidus, absorbés par les divers scénarios qui se déroulent sous leurs yeux, sont à l'affût d'un détail qui fera basculer l'événement anodin en ragot.

Le brouhaha, témoin de la vitalité de la rue, s'essouffle. L'air est suspendu, les notes de musique s'y accrochent avec peine et glissent en lenteur dans les oreilles de l'assistance. Mariama, affublée d'un sourire retenu, traverse la rue en s'annonçant par le tic-tac de ses hauts talons aiguilles. Elle se fraie sans difficulté un chemin dans une foule qui semble à l'unanimité vouloir lui livrer passage. Ceux qui lui tournent le dos devinent son arrivée par l'expression figée et l'inactivité soudaine des passants qui lui font face. Ceux qui ont de la difficulté à voir dans la pénombre de la soirée la reconnaissent de loin, par les formes de sa silhouette, son port de tête et sa mise toujours sophistiquée.

Dégageant une féminité affirmée, piétonne souvent attendue en mi-soirée, Mariama dérange et agace les passants, et leur plaît à la fois. À son apparition, les autres femmes apparaissent tout à coup plus ternes. Consciente de l'effet de sa présence sur son entourage, Mariama s'efforce de traverser la rue d'un pas pressé et s'applique à le rendre naturel. À son passage, les airs de percussions qui fusent d'un peu partout dans la rue ponctuent sa démarche.

Les discussions autour des tables de café faiblissent. Le public jubile en silence. Ce soir, la rue lui offre un spectacle inédit. La veille, exaspéré par cette coquetterie outrancière dans laquelle cette passagère se complaisait, ce même public en est aujourd'hui, presque nostalgique. Sans signe annonciateur, Mariama, la coqueluche de tous les ragots et de tous les esprits enflammés en manque d'épanchement, a adopté la tenue de la musulmane fondamentaliste. Elle en est méconnaissable, si ce n'est cet air familier et le bruit que laissent derrière elle ses talons aiguilles,

## La vierge dans la cité

vestige d'une coquetterie qui a échappé aux règles vigilantes du code vestimentaire islamiste.

Les badauds, les clients et les commerçants sont mitigés. Certains sont étonnés, d'autres soulagés. Sur le passage de Mariama, l'attroupement se referme, un bourdonnement naît et se répand au fur et à mesure que la passante s'éloigne. La seule intrigue que retient cette assistance improvisée, c'est ce changement vestimentaire des plus inusités.

— Le monde est plein de surprises, lance, les mains en l'air, un des clients du café M'rhaba<sup>12</sup>, situé au coin de la rue où a disparu Mariama.

— Une piété soudaine, renchérit un habitué de l'endroit, attablé juste derrière lui.

— Elles se voilent toutes, ça leur ouvre des portes, dit en passant le serveur.

— Pas toutes ! La moitié se voile et l'autre se marie avec des étrangers, précise un diplômé universitaire qui aide ça et là les commerçants du quartier, faute de trouver un emploi à sa mesure.

— Dis-moi, dois-je comprendre que c'est un sincère penchant pour la piété ? lui demande l'habitué du café.

— Ne te méprends pas, mon ami, le voile n'est ni un signe de docilité ni un signe de dévotion, les filles se voilent en masse aujourd'hui par commodité, ce n'est qu'un laissez-passer, lance l'universitaire avec rage.

— Tout à fait, ajoute l'autre habitué du café pour appuyer les dires de son interlocuteur. Certaines, je dis seulement certaines, et je n'accuse pas vos sœurs ! Oui, certaines se voilent pour quitter les remparts des bidonvilles. Une fois en ville, j'ai entendu dire qu'elles se mettent en tenue plus légère et aux couleurs de la mode des grands boulevards.

Des clients assis aux tables d'à côté, les oreilles en éventail,

<sup>12</sup> M'rhaba : ce mot signifie *bienvenue*.

## La vierge dans la cité

perçoivent, dans cette conversation à trois, un appel à tous et se lancent tête baissée dans la discussion.

— Pas toutes ! lance un gars, outragé, assis à une table voisine, et qui n'a pas manqué un mot de la conversation.

— Si tu as bien suivi la discussion, j'ai bien dit certaines. Et puis, à ne pas se méprendre, si le port du voile dans la rue est presque généralisé, les raisons pour lesquelles il est porté ne sont pas unanimes.

— Explique-toi, mon ami.

— Comme vous le savez tous, il y a celles qui se couvrent pour se trouver...

— Un mari ! répondent à l'unisson les clients du café.

— Où est le mal là-dedans ? Dieu a recommandé le mariage entre un homme et une femme, réplique le gars, sceptique par rapport à toutes ces critiques sur le port du voile.

— Et d'autres, comment dire... Voilà, attendez que je verbalise mon idée... J'ai trouvé... il y a autant de motifs à porter le voile que de strates dans la société.

— Quelle intelligente pensée se cache derrière ces beaux mots ?

— Je n'arrive pas à le dire... Vous avez quand même compris... Voyons, c'est évident !

— Je sais ce qu'il veut dire, fait le diplômé universitaire. Les filles de bonnes mœurs se voilent par croyance ou par ignorance, les bourgeoises par opportunisme ou convenances, les plus âgées pour le respect et la reconnaissance, et les coquettes, ma foi, si elles y sont contraintes, elles y mettront un point d'honneur pour ne pas y perdre leur élégance.

— Et nos sœurs qui vivent comme nous derrière les remparts des bidonvilles ? Je ne les vois nulle part dans ta liste...

— Eh bien, celles-là, à votre avis, lance rageusement l'intellectuel, éprouvées, comme nous tous par la survie, ont-elles d'autres choix que d'accommoder leurs faibles moyens en restreignant leur garde-robe à la sobriété du voile islamique ?

## La vierge dans la cité

— Mais qu'est-ce que j'entends ? Le port du voile est sacré, Dieu en a voulu ainsi, déclare le gars sceptique.

— Je n'ai rien à redire sur ce que Dieu demande et recommande, mais si je peux me permettre, nos mères et nos grand-mères, leurs cousines et même leurs voisines ont, cela fait bientôt un siècle et dans presque dans toute la *oumma islamiya*<sup>13</sup>, oublié le voile dans leurs malles. Est-ce qu'elles sont pour autant d'impudiques pécheresses ?

Le client sceptique se lève brusquement, sa chaise tombe à la renverse. Il lance rageusement des pièces de monnaie devant sa tasse de thé à moitié consommée et fusille le diplômé universitaire du regard.

— Converser avec toi, c'est se damner, ajoute-t-il avant de quitter la place.

Le diplômé universitaire reste interdit. La plupart des clients des tables voisines le toisent. Cela lui a échappé ; pourtant, il le sait : l'intolérance et le sacré font bon voisinage. Cela fait longtemps que cette réflexion lui pique la langue. Mais c'est vrai, ne cesse-t-il de se dire, le non-port du voile, un tel changement dans les mœurs de nos femmes, ne s'est pas fait sans une certaine acceptation sociale. Le diplômé universitaire se sent incompris et s'en remet à Dieu, convaincu qu'il est plus proche de sa suprématie que ceux qui la craignent.

La conversation s'estompe, des clients se lèvent et jettent aux autres un bonsoir furtif. Conscient qu'un mauvais vent vient de souffler sur l'ambiance du café, le serveur fait le tour des tables, converse et invite les clients à commander de nouveaux rafraîchissements.

— Moi, je veux juste comprendre pourquoi cette jolie fille qu'on voit chaque jour passer a troqué sa légendaire coquetterie pour un voile, poursuit un monsieur aux tempes grisonnantes,

<sup>13</sup> La *oumma islamiya* : la communauté musulmane mondiale, toutes origines culturelles et nationalités des croyants qui la composent confondues.

## La vierge dans la cité

le journal plié sur la table à côté d'une tasse de café à peine consommée.

— Elle n'a peut-être plus les moyens de rafraîchir sa garde-robe ! répond un client, pressé de chasser la lourdeur qui plane sur la place.

— Vous connaissez Brahim ? ajoute un badaud qui traîne dans le coin.

Chacun des hommes, impatient de connaître la suite, acquiesce d'un hochement de tête.

— Eh bien, il m'a dit l'avoir vue, l'autre jour, sortir d'une boulangerie du centre-ville. Elle portait ce jour-là un tablier blanc, souligne le curieux dans un souci de précision.

— Ce doit être une infirmière ou une esthéticienne, précise un passant qui s'est arrêté le temps de faire causerie.

— Toi, là ? Oui, toi ! T'es pas du quartier, alors ne te mêle pas de ce qui ne te regarde pas.

— Et pourquoi pas un médecin, ils portent tous un tablier blanc, lance en boutade le diplômé universitaire, tout content de se mêler de nouveau de la discussion.

— On n'a pas besoin d'être instruit pour surveiller les portes d'entrée d'une clinique d'avortement.

— Mariama, une infirmière !

— Mais qu'est-ce que tu racontes là ? Il faut bien laver les torchons pleins de sang.

— Parlez d'autres choses ! Ce sont toutes nos filles que vous salissez par vos ragots.

— Rien que tout le monde sait et tait.

— Ce qui est interdit de faire en plein jour se fait quand même, ajoute un autre.

— Vous le savez bien ! La loi est faite juste pour dissuader et non pas pour empêcher ; sinon, nous serions tous sous les verrous à l'heure qu'il est.

— Les amis, avant que vos esprits s'égarer davantage, sachez que Mariama, c'est une aide-coiffeuse dans l'un des plus

## La vierge dans la cité

grands salons de coiffure de Casablanca.

— Ah bon ? fait en chœur l'assistance, surprise de n'avoir pas eu la primeur du scoop.

— Et comment tu sais ça, toi ?

— Par hasard ! lance le détenteur de la nouvelle, l'air coquin.

— Oui, d'accord, et puis ? insistent quelques membres de l'assistance, assoiffés de potins.

La soirée est belle et les hommes ne sont pas pressés de rentrer en raison de la fraîcheur qui circule dans les ruelles de la médina, au grand plaisir des propriétaires de café. Quant aux vendeurs, le front plissé, les yeux à demi fermés, debout au pas de leur boutique, ils lorgnent du côté des cafés ; Mariama, par son passage, a fait chuter les ventes pour le reste de la soirée.



Le pas de la maison à peine franchi, Mariama se précipite vers le coin qui fait office de salle de bains et défait le voile qui couvre sa chevelure. Des mèches rebelles se dégagent impétueuses de leur étau et auréolent son visage à peine sorti de l'adolescence. Mariama, la mine fatiguée, a passé la journée à subir les humeurs des clientes espiègles, venues se faire coiffer en compagnie d'une jeune mariée. Elle se regarde dans le miroir, considère son reflet et sourit d'un air désabusé. Son péché, elle le sait, c'est la coquetterie. Plus personne en ville ne sait admirer la beauté avec respect !

De nature gaie et le sourire généreux, Mariama, dont le prénom veut tout simplement dire *Marie*, a enfin compris qu'il est important de ne pas détonner dans un milieu éprouvé par la survie. Pour ne plus se faire apostropher par le premier venu, un droit acquis dans les rues bondées de la grande ville, Mariama troque, non pas sans douleur, sa coquetterie contre le voile. Ce signe de déférence et de retenue qui lui permet de se fondre dans la sobriété de la foule est son droit de passage dans la rue. Elle espère jouir ainsi de cette indicible liberté. Ce soir, elle se

## La vierge dans la cité

croise les doigts et prie pour gagner la partie. Le voile, ce couvre-chef qui rend visible et qui empêche d'être vue, c'est sûrement son salut pour éloigner les regards fureteurs auxquels elle a eu droit toute sa vie. Parfois réprobateurs, souvent inqui-siteurs et toujours jouisseurs, ces regards la persécutent, aujourd'hui encore dans les différentes facettes de son inno-cente personnalité. Désœuvrés, en manque de tout pour n'avoir jamais rien eu, ces hommes au regard lourd cultivent le soupçon pour taire leurs propres envies.